

Philippe PARROT

Les tribulations de Paul

illustré par

Sandra SAVAJANO

Aux chemins de traverse

Du même auteur et de la même illustratrice :

Vénus a deux visages
S COM HOM

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Les tribulations de Paul

Les tribulations de Paul

Cette nouvelle est extraite du recueil *S COM HOM*,

Paul se laissait porter par le flux des voyageurs qui drainait chaque soir son lot de banlieusards, obnubilé par le projet qu'il peaufinait depuis quelques jours. L'audace de son plan le stupéfiait mais il savourait l'indécence qu'il y avait à le formuler, convaincu, au rappel de la décision qu'il avait prise, qu'il jouait là son va-tout.

Il suivait un couloir où des relents de frites se mêlaient à l'âcreté des odeurs d'urine ventilées par les courants d'air. Encore quelques mètres et il allait devoir, comme tous les jours depuis sept ans, extirper sa main droite de la poche, présenter son billet et franchir le tourniquet avant de retrouver, en haut des escaliers, l'esplanade encadrée par les barres de la cité. Sept ans et toujours la même angoisse ! Cette main droite déchiquetée par une grenade en plein djebel, avec un pouce miraculeusement greffé, il devait s'en servir quotidiennement et l'exhiber à toute heure. Au bureau, devant les collègues qui détournaient les yeux ; en visite, auprès des amis qui fris-

sonnaient à son contact ; à l'improviste, devant l'agent qui vérifiait les titres de transport...

Il délaissa un instant ses pensées pour observer les visages des voyageurs, sans songer une seconde que nul ne pouvait, dans la cohue, prêter attention à son infirmité. Il s'enhardit lorsqu'il constata qu'aucun regard n'était tourné vers lui. Il dégagea son avant-bras, passa le contrôle puis enfonça de nouveau sa paume dans son veston, soulagé de se fondre dans l'anonymat sécurisant de la normalité.

— Aujourd'hui encore, ils n'y ont vu que du feu !

Ses réflexions reprenaient leur cours fiévreux, axé sur sa préoccupation du moment. Il était parvenu à la sortie et gravissait les marches, en fixant chacune d'elles au fur et à mesure qu'elle se présentait. Il notait les renforts métalliques aussi lisses et brillants qu'un rail, les mille et une paillettes de mica incrustées dans la foulée mais guettait surtout — habitué à le voir surgir en plans successifs au rythme de la montée — deux pieds enfouis dans des babouches, puis une vieille djellaba effilochée, enfin, le visage de Moh'arki coiffé de son éternelle chéchia. Il aimait retarder le retour dans son trois-pièces et discuter quelques minutes avec le mendiant, un ancien harki relégué au rang de paria.

Paul s'était toujours apitoyé sur cette existence qui s'achevait au fond d'une cave — tandis que sa famille vivait dans un appartement de la cité — , touché par cet homme qui supportait sa relégation depuis des années sans jamais se rebeller. Mais il n'éprouvait

plus à cette heure de pitié pour le vieil arabe banni par sa communauté d'origine et sa patrie d'adoption. Il ressentait au contraire du mépris pour tous les Moh'arki du monde, victimes de leur destin.

Paul était arrivé à sa hauteur lorsqu'il s'arrêta et fit mine de chercher de la monnaie. Il se sentait d'humeur à régler ses comptes en ce jour mémorable et dévisageait avec insistance la caricature poussée jusqu'à l'extrême de ce qu'il avait toujours été : un médiocre ! La compagnie de Moh'arki dépossédé de sa dignité procurait à Paul le sentiment de sa propre valeur. Il se prit au jeu du notable qui cache sa supériorité sous des airs bonhommes, s'approcha du clochard et lui tapota l'épaule.

— Alors, Moh'arki, la recette est bonne, ce soir ? Hum, ça m'en a tout l'air ! T'en as de la chance. Le couscous n'en sera que meilleur, lança-t-il à brûle-pourpoint, fier d'une boutade qu'il savait ne pas être comprise par son interlocuteur. Tiens, voilà une pièce ! T'en feras ce que tu voudras mais fais gaffe que ta smala ne vienne pas te la piquer. Tu connais mes opinions. Les ennemis d'hier, dehors ! Et dire que toi et moi on tirait dessus, comme sur des lapins, et qu'ils sont maintenant là, chez nous ! C'est pas croyable.

Paul prenait plaisir à exorciser sa petitesse devant Moh'arki et à verbaliser des convictions que la bienséance l'obligeait trop souvent à taire. C'était si rare d'exposer son amertume en public, qui plus est devant un membre de cette communauté qu'il abhorrait

et qui ne pipait mot pour ne pas se brouiller avec la seule personne qui s'intéressât encore à son sort.

— Miçi, Pôl ! psalmodiait Moh'arki, le regard fixé sur la poche de l'imperméable qui s'agitait en permanence, au rythme des tapotements que Paul donnait contre sa cuisse. Fitigué ? J' t'y dis, Pôl, fôt t'y repozé ! Hé, j'i vu ta dam' ! Komen qu'é va ? Toujou dé souchis ?

— La belle-doche est encore malade ! Et tu peux me croire, y a pas qu'à ma femme que ça fout les boules ! Moi aussi, j'en ai par-dessus la tête ! Tiens, si j'étais aussi sauvage que vous, je la foutrais à la cave comme toi ! Ça serait parfait, tu lui tiendrais compagnie ! Pas vrai ?

À dévoiler devant cet homme ses rancunes les plus tenaces, Paul se demandait parfois si elles ne risquaient pas de s'ébruiter dans le voisinage, voire de parvenir jusqu'aux oreilles de Lisa. Non ! Il était convaincu du mutisme de Moh'arki. En effet, il avait appris à discerner avec le temps, dans l'écoute attentive de son confident, le prix qu'il acceptait de payer pour préserver un semblant de camaraderie nécessaire à sa survie de marginal. Il n'y avait finalement rien d'étonnant à ce que Moh'arki soit devenu, au fil des années, le confesseur complaisant de toutes ses haines, le souffre-douleur patenté auprès duquel Paul pouvait déverser toutes ses frustrations.

— Tiens, encore un mot, Moh'arki ! Tu ne sais vraiment pas quelle chance tu as de vivre seul, sans per-

Les tribulations de Paul

sonne pour t'emmerder ! Car, entre nous, elle me fait chier la vioque ! Aucune gratitude, aucun remerciement, tout lui est dû ! Merde, c'est pourtant pas elle qui ramène le fric, nom de dieu ! Elle pourrait la fermer au lieu de rabâcher constamment à Lisa que je suis un minable ! Qu'elle ferme sa gueule une fois pour toutes, voilà ce que je voudrais ! Mais, t'as vu l'heure ! Assez causé pour aujourd'hui, faut que je rentre ! Allez, à la prochaine, Moh'arki.

— Ô rivoi Pôl ! Et miçi bôcout.

— Merci ! Il n'a donc que ce mot à la bouche ! songeait Paul en traversant le parc qui menait à son bloc.

* * * * *

L'éparpillement des résidents aux quatre coins de la cité provoquait une soudaine agitation en cette fin d'après-midi. Mouvement migratoire qui se déployait en cercles concentriques à partir de la bouche de métro, cette transhumance marquait le point culminant de la vie des banlieusards, les nerfs à fleur de peau après une journée de travail. Cette précipitation d'hommes et de femmes à regagner leur immeuble dans le jour déclinant, c'était l'ultime convulsion de moribonds. Paul sentait leur nervosité le gagner peu à peu et contrarier le cours de ses pensées. Après avoir partagé pendant des années l'existence de ces gens, il comprenait leur empressement à vouloir retrouver au plus vite leur famille, cet havre de paix illusoire où bien d'autres soucis les attendaient. Et

Les tribulations de Paul

dire qu'ils s'obstinaient à croire que le bonheur fut possible dans ces niches de béton ! Heureusement, il allait en finir avec cette mascarade.

C'était un sentiment nouveau pour Paul cette certitude qu'il allait enfin mettre son plan à exécution et se donner les moyens d'entamer une seconde vie. Il se sentait devenir quelqu'un d'autre à l'idée de rompre avec le passé : un homme qu'aucune considération n'arrêterait ! Même si un détail entachait son projet. Sa réalisation ne lui offrirait pas la reconnaissance à laquelle il aspirait puisqu'il ne devrait jamais en revendiquer la paternité s'il voulait préserver une liberté chèrement acquise. Il s'était résolu à garder l'incognito, convaincu que renoncer aujourd'hui à une satisfaction d'amour-propre créerait demain les conditions d'une vraie respectabilité.

— Eh bien, Monsieur Erquylles, ça ne va pas ce soir ? Vous avez l'air soucieux. Attendez qu'on fasse un bout de chemin ensemble, je vais vous changer les idées.

Paul n'avait pas encore réagi à l'apostrophe que sa concierge lui emboîtait le pas, prête à engager une de ces conversations impromptues dont elle se régalaient. Elle dévoilait à cette occasion toute sa bêtise à travers les remarques acides qu'elle distillait au compte-gouttes, à la manière d'un alambic.

— Dites donc, Monsieur Erquylles, vous n'avez pas entendu cette nuit le tapage, juste au-dessus de chez vous ? On peut même plus dormir tranquille, c'est quand même un monde, vous ne trouvez pas ?

Comme je le disais à mon mari, hier soir avant d'appeler la police, je me demande pourquoi on donne la nationalité française à tous ces noirs. Tenez, l'autre jour, j'en ai surpris un en train de pisser dans l'ascenseur ! Franchement, on devrait les foutre dehors, vous ne croyez pas, Monsieur Erquylles ?

— Vous avez raison mais...

— Mais quoi... Comme je le dis tous les jours à votre femme, faut surtout pas se fier à eux, tous autant qu'ils sont ! Même qu'à votre place, Monsieur Erquylles, je commencerais à surveiller Lisa. Ils pourraient l'envoûter et vous la prendre. Non que je pense du mal de votre dame — au contraire ! — mais, vous savez, je les connais les femmes de la cité. Elles s'ennuient tellement qu'elles attrapent le feu aux fesses, à force de rester seules toute la journée. Une chance pour vous, Monsieur Erquylles, que vous ayez votre belle-mère à demeure. À propos, comment va Madame Leumberck ?

— Pas très bien, le docteur...

— Oui, je sais, il est venu ! Je l'ai vu monter chez vous. C'est donc vrai qu'elle pourrait nous quitter, la brave femme ? Écoutez, entre nous soit dit et sans vouloir vous vexer, ça serait une bonne chose pour tout le monde. On l'entendrait plus geindre la nuit. Mon mari ne supporte pas. Enfin pour ce que j'en dis... C'est pas comme vous, Monsieur Erquylles, toujours aussi loquace à ce que je vois ! C'est ce que je disais à votre dame : « Comment faites-vous pour vivre avec un ours pareil ? Moi, y a longtemps que je

serais devenue folle ! ». Eh bien, vous savez ce qu'elle m'a répondu, votre Lisa ?

— Non.

— Je vous le donne en mille ! Elle m'a dit que je me trompais sur votre compte. Que vous étiez aussi bavard qu'un autre mais que vous n'étiez plus le même en face de moi. Allez savoir pourquoi ! Et qu'il fallait vous excuser d'être aussi bourru et patate et patate ! Ah, Monsieur Erquylles, faut vraiment qu'elle vous aime, votre Lisa, pour toujours vous défendre ! C'est une vraie perle, cette femme-là !

— Oui, Lisa est si...

— Si ceci, si cela, je sais. Mais on mettrait Paris en bouteille avec des « si » ! Vous êtes trop bon, Monsieur Erquylles ! Et je ne vous le répéterai jamais assez ! Je me méfierais à votre place. Votre femme, toute aimante qu'elle soit, est trop jolie pour ne pas vous créer des problèmes. Elle est tenue pour l'instant parce qu'il y a sa mère, mais après... Elle fera comme les autres. Elle craquera un jour avec tous ces étrangers qui traînent dans la cité.

— Vous exagérez, Madame Odette ! Je vis avec Lisa depuis sept ans et je commence à la connaître. Elle est...

— Vous la connaissez bien ! Ah, les hommes, vous êtes tous les mêmes ! Des naïfs ! Croyez-moi, vous pourriez avoir des surprises un de ces quatre, c'est moi qui vous le dis !

Paul était perdu dans ses pensées et n'osait relancer une conversation aussi stupide. Il souriait de cette

Les tribulations de Paul

ironie du sort qui le plaçait à son tour en position d'infériorité alors qu'il avait joué les matamores, cinq minutes auparavant, face à un gars aussi démuné que lui à cet instant. Il réalisait soudain que les hommes composent des rôles en permanence et les interver-tissent au gré des circonstances et des interlocuteurs. Hâbleur devant un être désarmé quelques secondes plus tôt, voilà qu'il s'était métamorphosé, face à une matrone pleine de gouaille, en un fantoche prêt à cautionner les pires ragots pour avoir la paix. Et elle, cette Madame Odette, devant qui se mettait-elle à ramper, à filer doux sans crier gare ? L'oiseau rare qui la faisait obéir devait exister, mais où et sous quels traits ?

Paul se comportait ainsi parce que la concierge lui rappelait sa mère par sa corpulence et son franc-par-ler. S'il n'y avait rien d'étonnant à ce qu'il se tût de-vant sa génitrice, Paul était blessé, devant une mé-gère qui réveillait ses craintes enfantines, de ne pou-voir commencer une phrase sans qu'elle l'interrompît pour déverser son fiel. Personne dans la cité ne pou-vait d'ailleurs stopper la logorrhée de cette femme qui exerçait sa tyrannie sur les locataires par le biais de cette arme redoutable. Et lorsqu'il s'avérait impos-sible de l'éviter comme aujourd'hui, il préférait l'é-couter d'une oreille distraite jusqu'à ce qu'elle le quit-ta sur le seuil de sa loge.

Paul était cependant enhardi par la décision qu'il avait prise. Il se demanda tout à coup pourquoi il écoutait ces inepties sans broncher et buvait une fois

encore ce mauvais vin jusqu'à la lie. Si les heures prochaines devaient réellement modifier le cours de sa vie, le moment était venu de clouer le bec à celle qu'il avait craint trop longtemps. Il stoppa sa marche, se planta devant la concierge et, attitude inconcevable une semaine plus tôt, exhiba sa main droite pour agripper le bras de son interlocutrice. Elle sursauta et plongea son regard ahuri dans les yeux de Paul. Quelle ne fut pas sa surprise ! À la place du personnage falot qu'elle avait connu jusqu'alors, voilà qu'un tout autre homme la dévisageait froidement. Madame Odette ne pouvait proférer une parole pour la première fois de sa vie. Elle sortit néanmoins de sa stupeur en entendant des mots cinglants blesser son orgueil.

— Madame Odette, vous êtes-vous parfois demandée ce que des gens comme vous et moi étions ? Oui, au moins une fois dans votre vie ! Vous... moi... et nous tous dans la cité ! Évidemment non ! Eh bien, je vais vous le dire puisque l'occasion m'est enfin offerte de rabattre votre caquet ! Nous sommes des cons, Madame Odette, minables et fiers de l'être ! Et ce que vous êtes au milieu de cet aréopage de gens distingués, vous Madame Odette, c'est la reine des cons ! Vous m'entendez : La Reine des Cons !

Il tira sa révérence d'un geste théâtral qui fit sourire quelques passants et prit congé de la suzeraine déçue, abandonnée au beau milieu d'une allée, bouche bée et bras ballants. Paul venait de se libérer du joug du passé et se sentait prêt à en découdre avec

Les tribulations de Paul

la vie. Afin qu'aucune trace n'en demeure, il s'ébroua puis s'enfonça dans la nuit tombante, frappant sans arrêt sa paume droite contre sa cuisse.

* * * * *

Paul observait sa silhouette dans les reflets provoqués par la lumière de la cage d'escalier sur le bois verni, debout devant la porte de l'appartement, dans l'attente que sa femme vint ouvrir. À la recherche de la surface qui offrirait l'image la plus gratifiante de sa personne, ses yeux croisèrent la carte de visite épinglée au-dessus du judas où chacun pouvait lire en lettres noires :

Madame et Monsieur Paul Erquylles
Madame veuve Leumberck
3 Allée des Mimosas
Cité Lénine — Aubervilliers —

Était-ce un hasard mais il se convainquit soudain que le libellé collait à son état d'esprit du moment. Il soulignait à sa manière de faire-part qu'on enterrait quelque chose chez les Erquylles et qu'une page importante de leur existence se tournait. Ce qui allait se passer ce soir influait déjà sur ses nerfs puisqu'une excitation inaccoutumée le gagnait. La certitude s'imposait que sa volonté ne faillirait plus, renforcée par une assurance nouvelle dans sa façon d'être. C'était un sentiment inconnu et Paul lui-même était surpris, flatté par l'image qui miroitait sur la porte.

Clic ! Clac ! Un bruit de serrure qu'on déverrouille, une porte qui s'entrouvre, la tête de Lisa qui se glisse dans l'entrebâillement et voilà la routine qui reprend ses droits.

— Allez, à toi de jouer maintenant ! songea Paul en dévisageant cette figure familière.

Son épouse le regardait avec tendresse, esquissant un sourire qui égaya un instant les traits de son visage fatigué. Il y avait tant de mélancolie dans ses grands yeux bleus soulignés de cernes qu'elle lui inspira une fois encore de la compassion. Paul ne le supportait plus.

— Eh bien, Lisa, ne reste pas plantée là comme une imbécile ! Retire l'entrebâilleur, voyons ! Je ne vais quand même pas rester toute la nuit sur le palier !

La rudesse inhabituelle des propos la blessa et elle se renfrogna, prête à le faire attendre. Mais elle devina, à la dureté de son intonation et à la froideur de son regard, un changement radical dans son comportement et pressentit qu'elle s'exposait à sa colère si elle n'obtempérait pas. Elle ouvrit, décontenancée par cet homme qu'elle ne reconnaissait pas.

— Bonsoir quand même ! débita-t-il tandis qu'il l'embrassait sur le front d'un mouvement machinal. Comment va ta mère, ce soir ?

— Mal ! Son état s'est aggravé ce matin. Elle est restée au lit toute la journée. Elle est très faible et divague complètement. Peut-être faudrait-il appeler le médecin ?

Les tribulations de Paul

— Ce n'est plus du ressort du médecin, ma pauvre Lisa ! Il faut tout de suite la transporter à l'hôpital. Mais avant, laisse-moi souffler deux minutes, tu veux ! Je vais la voir dans un instant et après j'appellerai l'ambulance. Quant à toi, tu ferais mieux de rester ici et d'aller au lit. T'as l'air crevée ! Écoute, je vais l'accompagner et m'occuper de tout. Mais d'abord, je file à la cave chercher une valise et je reviens dans cinq minutes. D'accord ?

— Non.

— Non, quoi ?

— Tu n'iras pas seul si elle doit partir. Je ne veux pas l'abandonner. C'est quand même ma mère, Paul !

— Soit, nous irons tous les deux si tu y tiens ! Mais promets-moi une chose dans ce cas !

— Quoi ?

— Une fois là-bas, c'est moi qui m'occupe de toutes les démarches.

— Fais comme tu veux. Le reste m'est égal du moment que je t'accompagne.

— Alors, ça marche ! Je fais vite et on l'expédie, pardon, on l'hospitalise dès mon retour ! À tout de suite.

Paul avait disparu sans avoir été au chevet de la malade, soulagé de quitter un appartement qui sentait le vieux depuis l'arrivée de sa belle-mère.

* * * * *

Les tribulations de Paul

Paul avait la gorge nouée maintenant qu'il progressait dans les sous-sols de son immeuble, une fois encore plongés dans l'obscurité. Ces caves jadis sûres étaient aujourd'hui un véritable no man's land où il s'avérait périlleux de s'aventurer sans l'escorte du concierge et de son chien. Il devait pourtant vaincre sa peur puisqu'il ne voulait pas qu'un témoin assistât à l'entrevue. Paul avait brusquement ressenti l'impérieux besoin d'aller voir Moh'arki, idée saugrenue qui ne lui avait jamais encore traversé l'esprit. Il longeait les murs et avançait à tâtons avec sa main gauche, insensible aux tapes répétées que sa paume droite assénait sur sa cuisse à travers la poche du pantalon.

Paul chuchotait dans le noir le nom du mendiant, partagé entre la crainte qu'une oreille malveillante ne le localisât et l'espoir que la voix nasillarde de son hôte lui fit écho. Ses appels restaient hélas sans réponse. Il progressait à petits pas lorsqu'il buta contre un mur. Il venait d'atteindre l'extrémité d'un couloir quand il distingua un rai de lumière briller dans la nuit en même temps qu'une étrange mélodie s'élevait dans le silence. Sauvé !

Maintenant qu'il approchait du box de Moh'arki, les sons devenaient plus distincts et le phrasé guttural de l'expression le subjuguait. C'était une sorte de récitatif mélodieux qui se transformait parfois en un chant plaintif. Paul ne s'attarda pas devant la porte. Il entra sans frapper pour ne pas rompre le charme, saisi par la scène qui s'offrait à ses yeux.

Les tribulations de Paul

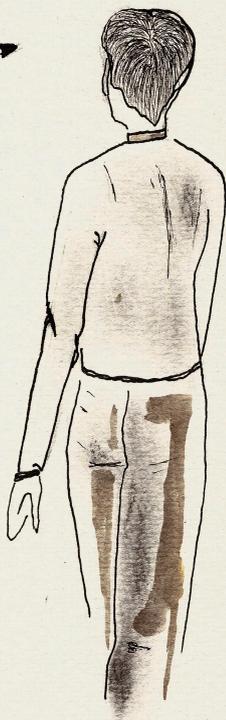
Moh'arki pria à la lueur d'une lampe-tempête qui projetait sur une cloison la silhouette fantomatique d'un homme à genoux. Il se balançait à intervalles réguliers jusqu'à baiser le sol, le corps en direction de la Mecque, dans une extase si profonde que rien ne le troublait. Paul ne bougeait pas, stupéfait de découvrir une âme chez un être qu'il avait toujours considéré comme un rustre. Peut-être même, songea-t-il, le fatalisme affiché par Moh'arki n'était-il pas le signe de sa médiocrité mais au contraire de sa grandeur ? Le fruit d'une sagesse millénaire enracinée dans la foi ! Cette révélation l'ébranlait et Paul devinait tout à coup que l'expérience de la pauvreté grandissait certains êtres.

Paul ne souhaitait ni partir ni gêner. Il s'assit sur le bord de la paille qui faisait office de lit et se mit à observer chaque geste, éprouvant pour la première fois de l'admiration pour le vieillard. Lui qui affichait un désintérêt pour la religion, voilà qu'il discernait quels horizons radieux l'espérance fait entrevoir.

Il oubliait jusqu'à l'objet de sa visite, prisonnier de ces secondes évanescentes. Quant à Moh'arki, il accomplissait les gestes rituels, le regard fixe et lointain, le corps hiératique. L'émotion des deux hommes était évidente quand le vieil arabe interrompit sa litanie, le visage contre le tapis disposé à ses pieds. Il se prosternait devant Allah et s'imprégnait, dans cet abandon final, des intuitions qu'il avait eues de son dieu. Dans cette atmosphère solennelle où planait



Savajano Saudia



Les tribulations de Paul

l'ombre du pénitent projetée sur le mur, les deux hommes méditaient face à leur destin. Moh'arki redressa brusquement la tête et se leva, surpris de trouver Paul à ses côtés. Il le considéra avec attention.

— Vous êtes là depuis longtemps, Paul ? En tout cas, je suis heureux que vous vous soyez installé sans façon. Je ne vous ai pas fait trop attendre, j'espère ? Tenez, je vais vous préparer un thé à la menthe.

Paul ne réagissait pas, abasourdi par un changement dans le comportement de son interlocuteur qu'il ne parvenait pas à discerner.

— Vous semblez tout drôle, Paul ! Quelque chose ne va pas ?

Il n'en croyait pas ses oreilles.

— Et ton accent, Moh'arki... Qu'en as-tu fait ? Tu ne vas tout de même pas me faire croire à un miracle ! Les prières n'ont jamais donné la science infuse. Je rêve ou quoi ?

— Vous ne rêvez pas, Paul, rassurez-vous ! Voyez-vous, vous êtes ici chez moi et, là plus qu'ailleurs, les simagrées n'ont plus lieu d'être. D'autant qu'après la prière j'aurais des scrupules à vous berner.

— Mais... Pourquoi ?

— Pour échapper à la solitude, Paul ! Vous savez, dans ma situation il n'y a pas trente six solutions pour survivre. Il faut composer.

— Que veux-tu dire ?

— Une chose toute simple. Qu'il faut apprendre à respecter ceux-là mêmes qui vous méprisent et ne jamais se formaliser de leurs opinions, encore moins

Les tribulations de Paul

de l'idée préconçue qu'ils se font de vous. C'est à ce prix qu'ils vous accordent un semblant d'amitié. Tenez, Paul, croyez-vous que je ne sache pas quel genre d'homme vous êtes ! Un arabe n'aura jamais grâce à vos yeux, pas vrai ? Il restera toujours un bougnoule. Un sauvage en djellaba et en babouches, avec son parler sabir, sa paresse et sa crasse ! Je me trompe ou non ?

— Euh... non.

— Eh bien, voilà sept ans que je colle à cette image grotesque pour ne pas entacher nos bonnes relations ! Car, en toute franchise, auriez-vous continué à m'apprécier si j'avais prétendu être autre chose que votre faire-valoir ?

— Je...

— Va ! Cessez d'avoir honte de vos convictions ! Je vous connais assez pour savoir que j'ai raison.

— Et... il y a longtemps que tu parles aussi bien le français ?

— Depuis ma relégation à la cave. Voilà au moins une mise au rebut providentielle, vous ne trouvez pas ? Mais, soyons sérieux ! Il y a longtemps que je rêvais de parler votre langue. Égaler les français, au moins sur ce point, a été ma seule ambition durant des années. Et j'ai eu tout loisir pour l'étudier dans cette cellule, vous pouvez me croire ! Mais changeons de sujet, vous n'êtes pas venu pour m'entendre ! Qu'y a-t-il de si grave pour que vous veniez jusqu'ici sans prévenir ?



Paul hésitait devant cet homme qui se révélait magnanime quand il l'avait cru assez vil pour se réjouir de la noirceur d'un projet qu'il venait partager. En débarquant à l'improviste, il découvrait qu'ils étaient trop étrangers l'un à l'autre pour se comprendre. Il se résolut pourtant à ôter le masque puisque la décision de quitter son emploi et sa banlieue était prise.

— Dis-moi, Moh'arki ! As-tu déjà souhaité la mort de quelqu'un ?

— Moi ? Comment vous répondre ? Votre question à brûle-pourpoint me met dans l'embarras. D'autant que, si vous êtes là ce soir, c'est parce que vous voudriez que je vous rassure en confessant qu'une telle réflexion m'a déjà traversé l'esprit. Vous savez, personne n'en est à l'abri, pas même moi !

— Dans ce cas, as-tu eu l'audace...

Moh'arki cherchait à capter le regard de Paul pour lire quelle préoccupation taraudait sa conscience. La pénombre régnait dans le box et le visage de son interlocuteur lui échappait, trahi seulement par le ton incisif de sa voix.

— Paul, il n'est guère dans mes habitudes de confier à des étrangers mes pensées les plus intimes. Mais je ne me déroberai pas. Il y a quelques années, lorsque mon beau-père est tombé gravement malade, j'ai souhaité qu'il meure. Car, je peux l'avouer maintenant, c'est à lui, et à lui seul, que je dois ma relégation ici. J'avais trahi les miens en ralliant les troupes françaises en guerre contre le F.L.N. Vous compren-

dreux mon ressentiment. J'étais comme un charognard qui se réjouit de l'agonie annonciatrice de la mort. Plus il faiblissait et plus je puisais, dans l'attente de sa fin, un appétit grandissant pour la vie. Allah en décida autrement et il guérit. Voyez comme la vie est surprenante. Ce qui m'apparut comme un scandale, presque une injustice, se révéla le tournant de mon existence. J'avais tant cru en la mort d'un homme que cet espoir m'avait insufflé une énergie incroyable. Ce fut une révélation. Il fallait m'engager corps et âme pour donner un sens à ma vie. Je décidai de m'abandonner à des sentiments plus élevés puisque la haine s'avérait une aventure hasardeuse qui laissait mon cœur meurtri. Je me mis à fréquenter la Mosquée, à suivre les cours du soir sur le Coran et à vivre selon ses préceptes. Voilà, vous savez pourquoi j'accepte mon sort, même s'il m'a fallu emprunter des chemins tortueux pour rencontrer Allah. Mon histoire n'est-elle pas étonnante ?

— Étonnante ! Permits-moi d'en douter Moh'arki ! Ton attitude est trop facile, si tu veux mon avis. Tu t'es rangé du bon côté, faute d'avoir trouvé ta voie du mauvais. Mais, dis-moi, qu'aurais-tu fait si l'expérience avait été concluante, si ton beau-père avait claqué ? Hein, que serais-tu devenu Moh'arki ? Et puis peu m'importe, pense et fais comme tu veux ! Aimer ou haïr, c'est toujours s'aveugler soi-même et perdre son temps. Il y a autre chose qui compte à mes yeux.

— Quoi donc ?

Les tribulations de Paul

— Réussir, Moh'arki. Voilà mon credo ! Car je veux être reconnu.

— Vraiment ?

— Oui, j'attends simplement l'occasion qui me permettra de rompre avec le passé. Et je crois qu'elle est là.

— Votre cynisme vous perdra, Paul ! On ne force pas impunément l'admiration ou le respect. Si ce n'est pas l'amour qui inspire vos proches, vous ne récolterez que du mépris. Et vous vous retrouverez seul au bout du compte.

— Sois sans inquiétude. Ils ne m'abandonneront pas s'ils me craignent.

— S'il en est ainsi, je crois que nous n'avons plus rien à nous dire. Adieu Paul !

Moh'arki s'était avancé vers la porte pour signifier que l'heure était venue de se séparer. Paul se leva et partit, gagné par le malaise qui poussait l'ancien harki à mettre fin à la conversation. Leurs divergences étaient trop profondes pour qu'ils puissent désormais s'apprécier. Paul n'en était pas chagriné, au contraire ! En proie au doute à son arrivée, il quittait les lieux avec une certitude : aucun scrupule ne se justifiait quand la sainteté elle-même trouvait sa source dans les sentiments les plus bas.

* * * * *

— Lisa, me voilà ! J'espère que tu n'as pas trop attendu. Devine qui j'ai croisé dans les sous-sols.

Moh'arki en personne qui traînait dans les couloirs !
Je lui ai fait la conversation, histoire de lui faire plaisir.

— De quoi avez-vous parlé pour rester si longtemps ? Il est plus de vingt trois heures.

— De sornettes ! Enfin bref, passons ! Et ta mère, comment va-t-elle ?

— Toujours aussi mal.

— Tiens, voilà la valise ! Prépare ses affaires et on l'emmène aussitôt aux Urgences.

— Paul, tu crois qu'elle sera hospitalisée plusieurs jours ?

— Comment veux-tu que je sache, Lisa, je ne suis pas médecin. D'abord l'hôpital, ensuite on verra.

— Tu as raison. J'appelle l'ambulance.

— Oui, vas-y, je m'occupe du reste.

Lisa composait le numéro et Paul se remémorait les événements qui devaient s'enchaîner ce soir quand il réalisa que l'ambulancier devrait fatalement avoir leurs coordonnées. Il rejoignit son épouse et coupa la communication avant même qu'elle n'articule un mot.

— Chérie, je viens juste de m'apercevoir que nous n'aurons pas assez d'espèces pour payer le transport. Quant au chéquier, je l'ai oublié au bureau. Occupe-toi de ta mère, je vais sortir la voiture. Nous allons la transporter nous-mêmes. Ça ne posera aucun problème.

— Mais Paul, tu es...

Les tribulations de Paul

— Ne discute pas ! Fais comme je t'ai dit pendant que je descends au parking !

La porte de l'appartement avait à peine claqué derrière Paul que Lisa pénétrait dans la chambre. Elle s'empressa de prendre quelques vêtements dans l'armoire sans s'attarder auprès de sa mère qui gisait sur le lit. Puis elle jeta un coup d'œil par la fenêtre pour voir si Paul avait garé la voiture sur le terre-plein. Elle était là, moteur au ralenti.

Paul profitait de l'absence de Lisa pour faire le point tandis qu'il pinçait le volant entre le pouce et la paume de sa main droite, preuve manifeste de son extrême tension. Son épouse était de toute évidence blessée par le ton qu'il avait eu à son égard. Quelle drôle de femme tout de même ! Son dévouement paraissait sans limites, malléable au gré de ses exigences. Il ne doutait pourtant pas qu'elle eût déjà noté, sans comprendre exactement ce qui se tramait, des changements dans son attitude malgré ses efforts pour les masquer. Elle les tolérait néanmoins. Bon dieu, mais pourquoi l'amour la rendait-elle aveugle et servile ? Sa compagne demeurait une énigme. Comment avait-elle pu s'enticher de lui ? Pourquoi l'avait-elle gardé ? Quel bonheur avait-elle trouvé à vivre en sa compagnie ? Ces interrogations le laissaient perplexe quand il la rejoignit précipitamment, se rappelant l'objet de leur sortie et l'heure tardive.

Les tribulations de Paul

— Lisa, nous allons porter ta mère tous les deux car je n'ai guère envie d'attraper un tour de rein.

— Paul, pourquoi m'as-tu menti tout à l'heure ? Je viens de trouver le chéquier dans la commode. Rappelle-toi, nous l'avions utilisé samedi pour nos achats au supermarché. Il me semblait bien que tu l'avais rangé là.

— Voilà que je perds la tête maintenant ! J'étais convaincu de l'avoir oublié dans mon casier, au boulot.

— Dis-moi, on peut appeler l'ambulance maintenant. Elle sera transportée dans de meilleures conditions.

— Pas question ! La voiture est prête, on y va.

Lisa n'osait rompre le silence, assise à côté de Paul qu'elle devinait tendu. Si elle obéissait souvent par abnégation, elle devait admettre ce soir qu'elle obtempérait par peur. Un tel changement dans leurs relations l'inquiétait. Se pouvait-il que Paul devienne cynique et méchant ? Des préoccupations plus importantes la tourmentaient et elle ne s'attarda pas sur cette question. Elle se tourna vers sa mère qui brinquebalait à droite et à gauche, affalée sur la banquette arrière dans un état semi-conscient. Le visage émacié, terriblement amaigri, elle ressemblait à un pantin désarticulé. Ces longues semaines au lit avaient miné le corps de la vieille femme mais aussi laminé l'affection de Lisa. Le sens affadi du devoir succédait aujourd'hui à son attachement d'autrefois,

Les tribulations de Paul

après trop de jours et de nuits passés à s'occuper d'elle. Elle réalisait à quel point les mois écoulés avaient racorni son cœur. Elle s'occupait désormais de sa mère sans l'aimer et l'homme qu'elle aimait, elle commençait à le craindre. C'était trop ! Une bouffée d'angoisse l'envahit.

— Eh, Lisa, secoue-toi, nom de dieu ! Nous voici arrivés ! Veille sur ta mère, je vais chercher un brancardier.

* * * * *

Chantal, Claire et Pierrette étaient assises autour de la table qui trônait dans la salle de repos et cancanaient à loisir, dévorant à belles dents le casse-croûte qu'elles prenaient chaque nuit pour tenir jusqu'à l'aube.

— Au fait, les filles, vous avez vu la surveillante de jour ! Elle a encore bombardé le service de mots. Y en a vraiment marre ! Quelle conne, celle-là ! Si elle a des critiques à faire qu'elle vienne les dire en face ! Moi, j'irai voir le Patron si ça continue. On n'est quand même plus des gosses. Pour qui elle se prend, sans blague !

— Oh, laisse tomber Chantal ! C'est inutile de t'énerver, tu prends les choses trop à cœur ! Sois cool : « Les chiens aboient, la caravane passe » ! Tant que notre surveillante ne bouge pas, c'est que tout baigne, pas vrai ? Alors, laisse-la donc cracher son venin.

— Vous êtes chiante à toujours parler boulot ! Tenez, je parie que vous n'avez même pas remarqué cette nuit que Claudine a encore fait du gringue à Jacques. Elle est folle de ce mec et lui est aussi froid qu'un glaçon. Pas une parole gentille. Qu'est-ce que ça lui coûterait de la draguer ? Pas grand-chose et, nous au moins, on n'aurait plus à supporter l'humeur massacrate d'une mal-baisée.

— Eh les nanas, finie la jactance, y a du boulot ! Une admission, dépêchez-vous ! claironna Jacques dans l'entrebâillement de la porte avant de disparaître.

— Tu ferais mieux de t'occuper des fesses de Claudine au lieu de te soucier du sort de l'humanité. Elle est en manque ! claironna Pierrette.

— Dis donc, tu trouves pas que t'y vas un peu fort, non ?

— Mais non. Tiens, ce mec-là, je parie qu'il est coincé lui aussi. C'est pas possible de s'intéresser qu'aux échecs ! Y a pas que ça dans la vie.

— Allez, je vais m'occuper de l'entrée. Les filles, je compte sur vous dans cinq minutes. Ne vous endormez pas !

Chantal venait à peine d'arriver dans le hall qu'elle remarqua les nouveaux arrivants qui tranchaient au milieu de la faune bigarrée qui peuplait chaque nuit les Urgences. Ils avaient l'air empruntés et hésitants, décontenancés par cet endroit sinistre où tous les laissés-pour-compte de la capitale se retrouvaient. L'homme affublé d'un tic tapotait sa cuisse, à petits

coups vifs et répétés, avec sa main droite enfouie dans la poche. Elle l'observait et discernait dans son regard une tension extrême qui l'inquiétait. N'allait-il pas péter les plombs à l'accueil, comme beaucoup d'autres avant lui ? Elle s'apprêtait à s'installer au bureau pour enregistrer l'arrivée quand Jacques arriva avec une grand-mère sur un brancard.

— Dis donc, si tu veux mon avis, la vioque est plutôt mal barrée. T'as vu la tête qu'ils font, les deux pète-sec. J'espère que la lecture du testament leur déridera la peau du cul.

Chantal était habituée au cynisme de son collègue. Elle haussa les épaules pour manifester sa désapprobation mais ne broncha pas. Elle s'était assise derrière le guichet et attendait que le couple se présente, intriguée par son manège. Si la femme avait immédiatement réagi dès qu'elle lui avait fait signe de s'approcher, l'homme l'avait empoignée pour la repousser et se planter seul devant l'hygiaphone. L'incident s'était déroulé si vite que personne ne l'avait noté, excepté Chantal.

— S'agit-il d'une parente ? De votre mère ? De votre belle-mère ?

— Pardon, que dites-vous ? Je vous ai mal comprise.

— Est-ce votre mère ?

— Vous dites ?

— Votre mère !

— Non. Ma belle-mère.

— Quel est son nom ?

Les tribulations de Paul

— Pardon ?

— Son nom !

— Excusez-moi mais je n'entends pas très bien. Donnez-moi la fiche, je vais la remplir à votre place, ce sera plus simple.

— Comme vous voulez. Tenez, la voilà ! Et surtout en bas à gauche, n'oubliez pas d'écrire correctement l'adresse, c'est indispensable.

L'homme avait lâché le bras de sa compagne mais la comédie reprenait de plus belle, à l'étonnement grandissant de Chantal. Il l'écartait dès qu'elle regardait par-dessus ses épaules comme s'il ne souhaitait pas qu'elle jetât un coup d'œil sur le formulaire. Ce jeu ridicule n'échappait pas à Chantal qui se demandait ce qu'il signifiait.

— Quel débile tout de même, ce gars ne doit pas être marrant tous les jours. Et puis merde ! Qu'ils se débrouillent avec leurs problèmes, c'est pas à une heure du matin que je vais me soucier du pourquoi du comment !

Elle s'empara de la fiche que Paul lui tendait, bien décidée à ne plus leur prêter attention.

— Merci. Vous avez une pièce d'identité ?

— Pardon !

— Des papiers ?

— Vous nous excuserez mais nous sommes partis si vite que nous les avons oubliés. C'est pas dramatique, au moins ?

— Non, ne vous inquiétez pas. Il faudra simplement que vous les apportiez demain dans la journée.

Allez vous asseoir maintenant. On va s'occuper de votre belle-mère.

Aussitôt le dossier classé, Chantal quitta le Bureau des Admissions pour retourner aux Urgences aider ses collègues. Tous les lits étaient occupés sauf le « 4 ». Elle fila directement à cette chambre où Jacques et Pierrette étaient affairés à déshabiller la malade.

— Dites donc, la mémé fait plutôt planche à pain. Prenez-en de la graine, les filles. C'est ce qui vous pend au nez d'ici quelques années.

— Tu ferais mieux de me passer l'appareil à tension au lieu de nous envoyer des vacheries. Je vais la lui prendre.

— Voilà !

— Pendant que tu y es, réveille donc René ! Nous, on va s'occuper du bilan et de l'E.C.G.

Jacques décrocha le combiné au chevet du lit et composa le poste de l'Interne de garde.

— Allo, René, Jacques à l'appareil ! Y a un arri-vage... pas très frais ! Pouls 37... Tension 7 ... Réflexes nuls ! Faut que tu viennes !

— Hein, quoi, qu'est-ce que c'est ? répondait une voix pâteuse à l'autre bout du fil.

— Une femme aux Urgences ! On t'attend.

— J'arrive...

* * * * *

Paul s'était assis dans le hall d'entrée où déambulaient les familles qui venaient d'hospitaliser un des leurs, indifférent au sort de tous ces gens. Seule Lisa arpentait la salle, gagnée par l'angoisse qui se lisait sur les visages. Les minutes s'écoulaient dans cette atmosphère pesante quand elle s'assit à ses côtés pour qu'il la reconforte. Mais il gardait la tête baissée et ne bougeait pas. Les yeux fixés sur un défaut du carrelage, il était tellement absorbé qu'il oubliait la présence de son épouse. Son silence exaspérait Lisa qui se leva soudain. C'en était trop ! Elle se planta devant lui, le secoua par les épaules et hurla.

— Paul, regarde-moi, t'es fou ou quoi ? Qu'est-ce qui te prend ? Regarde-moi, nom d'un chien ! Ma mère va peut-être mourir et toi t'es là, tranquillement assis, comme si de rien n'était ! Mais ça va pas, Paul, ça va vraiment pas ! T'es un monstre ou quoi ?

La violence des paroles frappa quelques personnes qui se tournèrent vers eux, scandalisées qu'on puisse briser le silence par des vociférations. Paul sursauta et leva la tête, acculé dans ses retranchements alors qu'il s'efforçait de puiser dans sa volonté l'énergie nécessaire à l'accomplissement de son plan. Il reconnut la petite veine bleue qui saillait le long du cou, dilatée par la colère, et sut d'emblée que Lisa était à bout. C'était sa chance. Il fallait profiter de cet instant où elle était particulièrement vulnérable pour passer à l'action. Il se campa sur ses jambes et la regarda droit dans les yeux. Il articula chaque mot avec tant de force que la rage envahit le cœur de son épouse.

Les tribulations de Paul

— Écoute-moi bien, Lisa ! Ta mère est désormais entre les mains des médecins et elle sera soignée comme il faut. Alors, voilà ce qu'on va faire ! On va rentrer à la maison et, une fois là-bas, un somnifère et au lit. Je ne tiens pas à ce que tu fasses un scandale ici et que tu deviennes complètement folle.

— Folle, moi ? Mais c'est le monde à l'envers, Paul, regarde-toi ! C'est toi qui es cinglé ! Qu'est-ce qui te prend ? Je ne te reconnais plus depuis un mois ! On vient à peine d'arriver et tu veux déjà partir. Mais c'est toi qui vas pas, c'est toi !

— Bordel de dieu, tu vas la fermer une seconde ! Tu ne comprends donc rien ! C'est uniquement parce que je t'aime que j'agis ainsi. Tu m'entends ! C'est uniquement parce que je ne veux pas te voir souffrir davantage. Si tu voyais ta tête, t'es même plus en état de comprendre quoi que ce soit ! Suis-moi ou ça va mal se terminer !

Paul agrippa Lisa par le poignet et la poussa vers la sortie sans qu'elle puisse s'y opposer. La brutalité de son mari l'effrayait et Lisa n'osait crier de peur de recevoir un coup. D'autant qu'indifférent à la scène de ménage, personne n'avait bougé quand ils parvinrent au seuil de la porte et disparurent dans la nuit.

* * * * *

René ouvrait des yeux larmoyants, exténué par ces soixante douze heures de garde qui n'en finissaient pas. Un deuxième coup de téléphone le tirait du som-

meil et il hésitait à décrocher le combiné, incapable de discerner s'il rêvait qu'on le tirait du lit ou s'il se réveillait vraiment. À la rusticité du mobilier qui meublait la chambre, il ne douta plus un seul instant de l'endroit où il se trouvait : il dormait bel et bien à l'hôpital. Il prit la communication au rappel de ses obligations.

— Allo... Hein quoi ? Une malade... 6 de tension ! Pouls à 37 ! L'E.C.G et le bilan sanguin, vous les avez ? Non. Mais, nom de dieu, qu'est-ce que vous foutez ! Grouillez-vous, j'arrive.

- Eh, René, tu pourrais me parler sur un autre ton ! Je te signale qu'on te rappelle pour la seconde fois ! C'est pas ma faute si tu t'es rendormi. Quant aux examens, on a fait notre boulot. La malade est arrivée y a seulement une demi-heure. Désolée, on ne peut pas aller plus vite que la musique.

Chantal lui avait raccroché au nez sans qu'il s'en formalisât. Quitte à reconnaître plus tard que sa colère n'était pas justifiée, ses coups de gueule le soulageaient en lui permettant d'exorciser une irritabilité croissante liée à la fatigue. Les nerfs à fleur de peau en cette deuxième nuit de veille, c'était une excellente thérapeutique qui avait fait ses preuves et dont l'équipe faisait hélas les frais.

Chantal et Pierrette s'activaient autour de la grand-mère quand il surgit dans la chambre « 4 ».

— Salut, les filles et merci pour le savon. Ça remet les idées en place. Trêve de plaisanteries, comment va-t-elle ?

Les tribulations de Paul

— Mal. Le pouls est plus faible ! 32.

— Merde ! Le bilan, vous l'avez ?

— Toujours pas.

— Depuis quand l'avez-vous mise sous perfusion ?

— Cinq minutes à peine.

— Parfait ! Inutile d'attendre les résultats des examens. Elle s'enfonce dans le coma. Il faut la diriger tout de suite en « Réa ».

— J'ai pris les devants il y a quelques instants. Aucun lit disponible !

— Pas de lit. Contactez un autre hôpital et vite ! Chantal, vous vous en occupez ! Moi, je vais prévenir la famille de son transfert. Quel est son nom ?

— Madame Célestine Roublet.

— Merci.

Convaincu que la « Réa » avait objecté « pas de lit » pour ne pas prendre en charge une vieille à l'agonie, René fulminait en se dirigeant vers le hall quand il réfléchit à la façon dont il allait annoncer à la famille l'état critique où se trouvait leur parente. Cette tâche était à ses yeux particulièrement délicate. S'il était parvenu au fil des années à considérer tout malade comme un cas qu'il s'efforçait de soigner de son mieux — ayant acquis à l'égard de la douleur le recul nécessaire à l'exercice de son art —, il demeurait toujours démuni face à la détresse de l'entourage. Être confronté au désarroi des familles le bouleversait et il supportait mal d'entrevoir dans leur regard l'intuition tragique qu'un être cher allait disparaître. Car ses interlocuteurs éprouvaient dans de tels instants

ce qu'un tel pressentiment impliquait : l'irréversible séparation et l'intolérable absence ! Ils étaient tout à coup confrontés à l'absurdité de la vie et ce désarroi qu'il lisait sur leur visage lui allait droit au cœur, au point qu'il ne pouvait pas ne pas le partager. À l'inverse, il discernait rarement chez les mourants une telle lucidité. Peu d'entre eux parvenaient à s'élever à ce degré de clairvoyance qu'un esprit libre de toute entrave pouvait seul atteindre. Cette incapacité leur était néanmoins salutaire quand son métier lui démontrait journallement que toute fin de vie s'avérait assez douloureuse par elle-même pour ne pas y greffer d'existentielles angoisses. Et il allait devoir affronter une nouvelle fois ces yeux de proches hagards, face au néant...

À cette heure avancée de la nuit où hommes et femmes s'étaient endormis sur leur siège, René était incapable de deviner parmi ces gens avachis dans leur fauteuil qui avait accompagné Madame Roublet. Il était aussi las qu'eux et ne s'imaginait pas les réveiller un à un. Il se dirigea vers le guichet, s'empara du micro et lança un appel.

— Les parents de Madame Roublet sont priés de se présenter aux Admissions ! Je répète, les parents de Madame Roublet sont priés de se présenter aux Admissions !

La voix grésillante qui s'échappa des haut-parleurs déranger les dormeurs. Certains se redressèrent pour prêter une oreille distraite aux propos. Quand ils réalisèrent que le message ne les concernait pas, ils éti-

Les tribulations de Paul

rèrent leurs membres engourdis puis s'assoupirent de nouveau.

— Monsieur et Madame Roublet, s'il vous plaît, veuillez vous présenter au guichet ! Monsieur et Madame Roublet...

Personne ne s'était levé dans le hall malgré cette nouvelle tentative. L'absence des Roublet excédait René car l'heure était vraiment mal choisie pour rentrer chez soi. Voilà qu'il allait tarder à se recoucher à cause de l'inconséquence de Jean-foutre ! Il composa le numéro de la salle de soins, histoire de passer ses nerfs.

— Allo, René à l'appareil ! Passez-moi l'infirmière qui a enregistré l'entrée de Madame Roublet.

— C'est moi !

— Qui vous ?

— Chantal.

— Celle qui m'a remonté les bretelles tout à l'heure ?

— Oui.

— Bordel, au lieu de m'engueuler, vous auriez mieux fait de faire correctement votre boulot ! Où est la fiche de Madame Roublet ?

— Donnez-vous au moins la peine de chercher avant de prendre la mouche. À gauche du téléphone, dans le répertoire bleu. Vous n'avez qu'à regarder, vous trouverez tous les renseignements nécessaires.

— Merci ! À propos... Merde, elle a encore raccroché. Quelle chieuse ! 1 heure : BETRON Jacques. 1 heure 22 : LEFORT Gisèle. 1 heure 55 : ROUBLET

Célestine — 34 boulevard Cassandre — Paris 11è —
Tel : BOL 89 93. Enfin !

Il positionna une réglette au-dessous du numéro pour lire les chiffres et composa l'indicatif, prêt à déverser sa colère sur ces mufles qui avaient abandonné la vieille dame. À la première intonation qu'il entendit — et avant même de comprendre ce qu'une voix aseptisée débitait — il partit dans ses imprécations.

— Allo, je suis bien chez Madame Roublet, ici l'hôpital ! Qu'est-ce qui vous prend de vous débarrasser de votre mère aux Urgences ! C'est pas pensable. On n'est pas des chiens, nom de dieu !

— Il n'y a pas d'abo...

— Vous m'entendez ! On va appeler les flics et je vais vous foutre le juge des Affaires Familiales au cul, c'est moi qui vous le dis. C'est de la non-assistance à personne en danger, vous m'entendez ! Mais, répondez bordel !

— Nous vous prions de vérifier votre numéro dans l'annuaire. Il n'y a pas d'abonné au numéro que vous avez demandé. Nous vous prions...

— Merde ! Le numéro est bidon. Les salauds !

Un mauvais pressentiment l'envahit. On n'orchestrait pas un tel scénario lors d'une hospitalisation : départ précipité et faux numéro, sans la volonté délibérée de se débarrasser d'une moribonde. Il voulut néanmoins croire qu'il se trompait et qu'une trop grande fatigue le poussait à tort au pessimisme. Il appela les Renseignements.

Les tribulations de Paul

— Allo, ici, les Urgences, pourriez-vous m'indiquer le numéro de Madame Célestine Roublet demeurant au 34 boulevard Cassandre — Paris — 11 ème ?

— Un instant, s'il vous plaît. Madame Célestine Roublet, vous m'avez dit. Je regrette mais l'adresse est erronée. Il n'y a pas de boulevard Cassandre dans cet arrondissement. Par ailleurs, nous n'avons pas de Roublet. Je regrette.

— Je vous remercie.

— Bonsoir.

La tonalité répétitive du téléphone se fit entendre sans qu'il comprît immédiatement qu'il était désormais seul au bout du fil. René était abasourdi. De longues minutes s'écoulèrent avant qu'il ne reprenne ses esprits et ne se décide à rappeler l'infirmière.

— Allo Chantal ? René à l'appareil.

— Oui.

— Tu sais, la grand-mère qui a été admise tout à l'heure, eh bien, les ordures qui l'accompagnaient ont donné un faux nom et une fausse adresse. Y a pas plus de Madame Roublet que de beurre en branche.

— C'est pas vrai.

— Si.

— Et la malade, qu'est-ce qu'elle va devenir ?

— J'en sais rien. La seule chose qui urge pour l'instant, c'est de la transférer dans un service de « Réa ». Je compte sur toi. Faut absolument que tu te débrouilles pour lui trouver un lit quelque part.

* * * * *

Les tribulations de Paul

Depuis plusieurs semaines, elle n'enregistrait plus les bruits de l'extérieur comme autant de signes distincts des sensations de son propre corps. Sa personne et le monde s'étaient agrégés en un seul univers dans lequel elle baignait sans pouvoir et vouloir distinguer les limites de l'un et de l'autre. Sa vie, c'était désormais une somme d'émotions indéfinissables qui s'organisaient autour d'un pôle obscur qui n'avait ni centre ni circonférence. Et elle se laissait porter par les jours, bien au chaud dans cette matrice douillette. Tout au plus, percevait-elle une mélodie singulière à l'intérieur de son cocon. Cette source de bien-être réapparaissait à intervalles réguliers et — comme un voyageur trouve dans le parler d'une langue qu'il ignore, une musicalité qui l'enchanté — elle se laissait bercer par les sons qu'elle entendait sans les comprendre.

— Bonjour « Madame », c'est moi, Ginette ! Vous me reconnaissez ? Je viens donner vos soins. Mais ça m'a tout l'air d'aller aujourd'hui. Vous savez, vous avez vraiment bonne mine, ce matin. Je suis sûre que vous me direz bientôt bonjour.

Un réflexe s'était forgé à l'audition de ce préambule qui se répétait quotidiennement à la même heure : elle souriait avant même de s'abandonner aux émotions qui suivaient ces paroles.

— Bien ! Maintenant, « Madame », je vais prendre votre pouls. Attendez que je trouve votre poignet sous les draps. Le voilà... Mais c'est très bien, il est

parfaitement régulier. Et le cœur, comment bat-il aujourd'hui ?

Ginette s'interrogeait à haute voix tandis qu'elle posait son stéthoscope contre la poitrine, sa main nue contre la peau pour faire sentir à la malade sa chaleureuse présence.

— Mais il est solide comme un roc. Vous savez, je l'entends battre. Toc ! Toc ! J'en étais sûre, vous êtes en pleine forme. Vous verrez, vous sortirez bientôt.

Après tant de jours passés à lui prodiguer des soins, Ginette n'aurait en aucun cas dérogé à sa tâche et laissé une collègue s'occuper de cette femme qu'elle appelait « Madame », faute de connaître son identité. Cette auscultation du cœur était devenue un rite certes inutile — puisque son rythme cardiaque était en permanence surveillé par un électrocardiogramme — mais ô combien réconfortant. C'est tout au moins ce qu'elle voulait croire... Depuis qu'un médecin avait pratiqué l'examen lors d'une consultation — et où elle avait été la seule à remarquer, au contact des doigts, l'agitation des yeux sous les paupières et l'esquisse d'un sourire sur les lèvres — Ginette avait pressenti que l'apposition des mains sur son sein provoquait un émoi dans ce corps délabré et que se cachait là, si branlante soit-elle, la dernière passerelle qui la reliait encore au monde des vivants. Elle s'était donc jurée d'effectuer chaque matin ce contrôle, sans trop savoir si elle n'avait pas été victime d'une illusion ou si le geste avait réellement les pouvoirs qu'elle lui prêtait. Ginette espérait que la vieille dame

finirait par se réveiller. Hélas, sa protégée restait muée dans son silence, rattachée aux hommes par cette main sur sa peau.

— « Madame », vous m'entendez, je suis désolée mais il va falloir que je vous quitte. Oui, je sais, vous n'aimez pas que je retire ma main, mais je dois quand même aller travailler, j'ai d'autres malades à soigner. Il faut aussi penser à eux.

— ...

— Et puis ne vous tracassez pas. Je reviendrai demain et tous les autres jours. Et, croyez-moi, je...

La porte s'ouvrit sur la Surveillante Générale tandis qu'elle vérifiait le fonctionnement de l'appareil de respiration assistée qui palliait la défaillance des poumons.

— Ginette, venez dans le couloir, j'ai deux mots à vous dire. Les Pompiers nous ont informés qu'ils amènent un blessé dans un état critique. Coma stade 3, 19 ans, accident de moto. Il n'y a plus de lit disponible dans le service. Les médecins et le Patron ont tranché. On va administrer un sédatif à cette femme puis débrancher le matériel.

— Mais elle va...

— Oui, je sais. Mais on ne peut pas faire autrement, vous devez le comprendre. J'imagine que c'est dur pour une élève-infirmière mais vous en verrez d'autres dans votre carrière, croyez-moi ! Et puis, n'oubliez surtout pas que le gosse qui arrive a encore toute la vie devant lui. Tandis qu'elle... elle est au bout.

Les tribulations de Paul

— Et dans un autre hôpital, dans un autre service, il n’y a pas de place ?

— Aucune ! Personne ne veut bloquer un lit pour faire de l’accompagnement et non du soin. C’est trop dur et si peu gratifiant.

— Bien, je vais...

— Vous n’allez rien faire du tout. Comme si je ne m’étais pas aperçue que vous vous étiez prise d’affection pour cette personne. Allez plutôt prendre un café en salle de repos, je vous y retrouve après. Je vais m’occuper de tout car nous n’avons plus de temps à perdre. Le jeune va arriver d’une minute à l’autre.

* * * * *

Elle tressaillit soudain. Une sensation inconnue, née dans sa poitrine et mue par une force qui allait crescendo, venait d’envahir son esprit pour s’immiscer progressivement dans les profondeurs de son être. Les muscles de son thorax se contractaient par intermittence, victimes de mouvements sporadiques de plus en plus rapprochés, et un sentiment d’oppression remplaçait peu à peu son ancien bien-être. Tout son corps se recroquevillait sur lui-même pour retrouver la sérénité de l’enfant immergé dans le ventre de sa mère. Les membres trop faibles et la voix trop ténue pour manifester l’appréhension qui la gagnait, elle présentait au tréfonds d’elle-même — là où se nouent, dans une indicible alchimie, la part la plus viscérale de la chair et le degré le plus élevé de

l'âme — qu'il en était fini d'un certain état. La plénitude dont elle jouissait une seconde plus tôt parvenait à son terme, remplacée par les soubresauts de son corps qui tentait de s'opposer à un processus extérieur incontrôlable.

Si quelque chose s'achevait, qu'allait-il advenir après ?

Elle le sut très vite. Sa poitrine était agitée par des spasmes qui la tétanisaient lorsqu'elle discerna une évidence s'imposer. C'était l'Heure. L'heure de se quitter soi-même et, en se quittant, de tout quitter ! L'intemporelle volupté dans laquelle elle avait baigné ces derniers temps disparaissait, remplacée par la perception d'un nouvel état dont elle ignorait la nature et auquel elle ne pouvait échapper.

La douce lumière qui l'avait accompagnée jusqu'alors, faiblissait au fil des secondes. C'étaient maintenant les couleurs bigarrées d'un kaléidoscope qui l'entraînaient dans un tourbillon aveuglant et elle s'abandonnait, vaincue par un irrésistible mouvement ascendant. Malgré une respiration haletante, elle ressentait dans sa poitrine une impression de raréfaction, comme si une chose à laquelle elle n'avait jamais songé — tant elle lui semblait naturelle et inépuisable — venait brusquement à manquer. La gêne s'éternisait, les couleurs devenaient plus éblouissantes. Elles se mélangeaient, encore et encore, de plus en plus vite, quand elles virèrent tout à coup au

blanc, puis plus rien. À la place, un tunnel sans fin dont elle n'apercevait pas la sortie.

Elle hoquetait, en quête d'une bouffée d'air, quand elle ressentit l'émergence d'une émotion bizarre qui lui apparut comme une lueur d'espoir dans les ténèbres où elle était plongée. La sensation d'étouffement s'estompait, remplacée par une légère euphorie. Comme si elle accédait à un nouvel horizon, après les premiers soubresauts qui l'avaient arrachée à sa tranquillité et jetée dans la nuit. Le mouvement qui l'avait emportée si haut et si loin l'avait certes fait souffrir mais il lui offrait maintenant une issue : la jouissance d'un espace lumineux.

Le centre de gravité de ce qui avait été son existence vacillait. Mais elle était sereine. Elle trônait désormais au sommet des choses, au cœur d'une nouvelle dimension de la vie, là où une lumière immaculée éclairait l'âme. Elle accédait enfin à une indéfinissable quiétude. L'éther vira au bleu et elle ne se trouva plus au milieu d'un ciel virginal mais sur un rivage, face à l'immensité de l'océan. Paul et Lisa naviguaient au loin pour ne plus revenir. Elle les abandonnait sans regret à leur destin. Le voilier s'éloignait au milieu des vagues et la mer se retirait de la grève. Le reflux de la marée charriait son corps pantelant et elle se laissait happer. Les flots l'accueillaient quand les abysses de quelque-chose- d'Autre s'entrouvrirent et l'engloutirent. Elle attendait cet instant depuis trop longtemps et n'offrit aucune résistance...

Les tribulations de Paul

* * * * *

Trois ans plus tard, le facteur faisait parvenir à Moh'arki une lettre à l'intérieur de laquelle une coupure de presse et sa traduction française étaient glissées.

« Un an après la disparition de son épouse dans des circonstances tragiques, nous sommes heureux de vous faire part du remariage de Monsieur Paul Erquylles, P.D.G de la société import-export « Erquylles Compagnie » — Sao Paulo — Brésil, avec Mademoiselle Maria Dolores Romero, fille du Général Romero ».

Paul avait griffonné sur un coin de la feuille ces mots : « La réussite, c'est ça ! ».

Fin

Notification : Conformément au code de la propriété intellectuelle (loi n°57-298 du 11 mars 1957), il est interdit d'utiliser et/ou de reproduire et/ou de modifier et/ou de copier le texte ci-dessus, de façon intégrale ou partielle, sur quelques supports que ce soit : électronique, papier ou autre, sans l'autorisation expresse et préalable de l'auteur. Tout droit réservé.